

INÈS DA SILVA BOCK

SOUS LES PAUPIÈRES,

l'ombre du Portugal

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042523268

Dépôt légal : février 2026

Préface

Dans le silence de l'absence, ceux qui ont porté notre monde, mes parents, ne sont aujourd'hui plus là. Ils sont partis, emportés par le vent du temps, laissant derrière eux un vide que rien ne pourra jamais combler. Mais dans chaque souffle, dans chaque souvenir, leur présence demeure, immuable, comme une douce lumière qui continue de briller dans l'ombre de leur départ.

Avec un courage presque irréel, tu as quitté tes racines, une terre que tu chérissais. Sans parler un mot de la langue du pays où tu allais, tu as traversé des terres inconnues, des chemins difficiles et semés d'obstacles, un homme seul face à un avenir incertain, loin de sa maison, de ses racines. Tu es parti pour immigrer en France, non pour fuir, mais pour offrir un avenir meilleur à ta famille, pour nous garantir des jours plus doux, pour nous permettre de rêver à un futur que tu espérais plus lumineux. Lorsque tu es parti, je n'étais encore qu'un bébé, une toute petite âme bercée par l'amour de ma mère. Chaque pas que tu faisais dans cet inconnu était un acte de foi, une promesse de sacrifices et d'espoirs, loin de ceux que tu aimais, mais porteur de l'amour immense d'un père prêt à tout pour ses enfants. Tu as laissé derrière toi ta femme, ma mère, qui portait seule la lourde responsabilité de s'occuper de nous, ses enfants. Tu n'étais plus là, mais ton absence était une présence en soi, une ombre qui s'étendait sur notre quotidien, un vide rempli de promesses et d'incertitudes.

Ma mère portait sur ses épaules tout le poids de notre monde, dans une résignation douce, mais tenace. Elle était le pilier celle qui comblait l'absence par des gestes tendres, par des histoires murmurées le soir, par la chaleur d'un foyer

qui tenait bon malgré le manque. Dans cette grande solitude, elle devait être à la fois mère et père, assumer chaque tâche, chaque moment de doute et de fatigue, tout en cultivant en elle l'espoir que, malgré l'éloignement, leur sacrifice serait un jour couronné. C'était une solitude immense, un fardeau silencieux qu'elle supportait avec une grâce infinie, mais qui, dans la profondeur de ses silences, la marquait à chaque instant. Chaque jour, elle se levait avec l'espoir de voir cet avenir que mon père poursuivait, mais chaque nuit, elle se retrouvait seule avec ses pensées, ses rêves d'un futur plus serein pour nous. Sa vie s'est tissée de patience et d'attente, de sacrifices invisibles et de sourires qui cachaient bien des peines. Mais à travers tout cela, elle n'a jamais faibli, guidée par l'amour inaltérable qu'elle nous offrait à chaque instant.

Les jours passaient, et moi, dans mon univers d'enfant, je grandissais sans vraiment comprendre ce que signifiait cette distance entre nous et lui. Mon monde était fait de rivières chantantes, de l'odeur du pain chaud que ma mère préparait. Puis vint ce que j'appelle aujourd'hui les cascades dorées de l'enfance.

Les cascades dorées de l'enfance

J'avais environ quatre ans, un âge où l'innocence danse sous le soleil levant. Mes cheveux, d'un châtain blond lumineux, coulaient en douces vagues, un fleuve soyeux. Des cascades dorées caressant mes épaules. Des fils d'ambre que le vent frôle.

Mais ce jour-là, l'enfant curieux, un ciseau en main, défia les cieux. Sur mes joues, éclatant comme des rayons dorés, des taches de rousseur, étoiles parsemées. Elles racontaient l'été, la lumière et le jeu, un éclat d'enfance gravé dans mes lieux. Je me souviens des mèches tombant en silence, des rivières coupées, brisant leur danse. Un geste audacieux, un caprice léger, dans le miroir, un autre moi à contempler.

Les souvenirs s'accrochent à ces boucles d'antan, et, dans mon cœur, ce moment vibre encore tant. Je ne me sentais pas comme une princesse dans une tour, mais plutôt comme une prisonnière, étouffée par des murs invisibles.

Alors, en bas des escaliers, j'ai pris une décision. J'ai coupé mes cheveux, m'offrant ce geste comme un acte d'amour envers moi-même. Les mèches tombaient au sol, comme des chaînes qui se brisaient. Et alors, dans l'air chargé de ce moment, j'ai senti une étrange douceur, presque romantique. Ce n'était pas l'amour de quelqu'un d'autre, mais celui que je retrouvais pour moi-même, dans ce courage, m'appartenait. Voilà, ce ciseau, je l'avais trouvé dans les affaires de ma mère, caché au fond d'un tiroir, parmi des souvenirs éparpillés. Il me semblait chargé d'une symbolique que je ne comprenais pas encore. Mais ce jour-là, il devenait mon outil de délivrance. J'ai décidé d'agir, sans réfléchir, poussée par une impulsion que je ne pouvais plus contenir. *Snip, snip*. Les mèches tombaient une à une, légères comme des promesses. Dans ce

moment de folie donc, je m'étais transformée en artiste capillaire ou peut-être en désastre ambulant, selon les points de vue. Je me regardais dans le miroir, le cœur battant, comme si je découvrais une étrangère. Était-ce une renaissance ou une fuite ? Une des deux, sans doute. Mais dans ce chaos capillaire, une chose était certaine : je venais de reprendre un contrôle que je croyais perdu.

Quand ma mère a vu l'étendue des dégâts, elle n'a pas crié, du moins pas tout de suite. Elle m'a demandé, entre deux soupirs d'exaspération : « Mais pourquoi tu as fait ça ? » Et moi, toute fière de mon explication, j'ai répondu d'un ton sérieux : « parce que j'avais trop de cheveux ».

Quelques heures plus tard, me voilà assise sur une chaise haute chez la coiffeuse de Cernache do Bonjardim à cinq kilomètres de chez nous. Je me souviens d'avoir pris un bus, c'était le jour du marché. La coiffeuse, une femme au sourire amusé, s'est retrouvée devant mon chef-d'œuvre asymétrique et n'a pas pu s'empêcher de rire. Elle m'a regardée comme si j'étais un petit ouragan en robe. « On va arranger ça ! », a-t-elle dit. Et quand elle eut fini, je n'avais plus un seul cheveu dépassant mes oreilles. Adieu les longues mèches blondes, adieu les tresses et les rubans !

Ma grande sœur, *Manita*, l'aînée de la fratrie, me devançait de neuf années, un monde d'avance dans nos jeux et nos silences, que j'adorais et que j'appelais tendrement *Manita*, représentait bien plus qu'une simple sœur pour moi. Elle était mon aînée de neuf ans dans notre fratrie. Un pilier de notre famille, un modèle que je regardais avec admiration et amour. Ma mère, épuisée par son travail incessant dans les champs, n'était souvent pas disponible, et c'était *Manita*, ma grande sœur, qui prenait soin de moi, veillant sur moi avec douceur et attention. Avec elle, tout devenait plus doux, plus simple. Même si j'avais perdu mes cheveux ce jour-là, je savais que je n'avais rien perdu d'important, car j'avais *Manita*, ma confidente, ma protectrice, ma sœur.

Le temps s'écoulait, et mes cheveux raccourcis me donnaient une étrange sensation de légèreté. Comme si, avec chaque mèche tombée, un peu de mon enfance s'était envolé, mais sans jamais vraiment disparaître. *Manita*, avec sa tendresse discrète, veillait sur moi. Elle était là, dans chaque regard complice, dans chaque geste simple qui apaisait mes inquiétudes.

Les murmures du vent et des fleurs

Un jour, poussée par une envie soudaine d'évasion, je partis explorer un coin reculé, un endroit un peu éloigné de la maison, où l'aventure se mêlait à une légère imprudence, là où l'herbe s'épaississait et où un fossé bordait le paysage. C'était un endroit que j'aimais, un coin un peu sauvage où les fleurs poussaient librement et où le vent chantait doucement dans les herbes hautes. De là, on apercevait au loin les collines onduler sous la lumière dorée, comme un tableau vivant. Je laissai mes doigts effleurer les tiges fines des fleurs sauvages, écoutant le bruissement délicat qu'elles offraient au vent. Chaque souffle portait un parfum différent, un secret murmuré entre la terre et le ciel. Une brise plus forte fit danser les herbes, et une petite fleur blanche se détacha doucement tourbillonnant avant de se poser à mes pieds. Je l'attrapai du bout des doigts et, sans trop savoir pourquoi, je la glissai dans ma poche, comme un secret, comme un souvenir à emporter.

C'est ainsi que j'appris à écouter les murmures du vent et des fleurs, ces voix invisibles qui prenaient le temps de s'arrêter. Peut-être était-ce là, dans ces murmures portés par le vent, que résonnaient encore des échos de mes quatre ans, ces instants flous où l'ombre et la lumière se mêlaient dans ma mémoire, où le monde m'apparaissait grand, immense, presque magique. Les fleurs sauvages parsemées par-ci et par-là, étaient mes trésors et je les cueillais avec une telle joie, comme si chaque pétale était une promesse de bonheur, une petite victoire sur le monde. C'était ma manière de goûter à la liberté, de m'oublier dans la simplicité de la nature, de m'offrir un instant à moi seule dans un univers de douceur et de beauté.

Il se faisait tard, mais je ne me souciais guère du temps, perdu dans la magie de l'instant. Quand on m'appelait, je répondais tout bas, murmurant « *Mitaki* » (je suis là), comme une chanson douce au sommet des collines, et mes mots se dissipaient dans l'air sans jamais atteindre ceux qui m'entouraient. Puis, après un moment suspendu, je rentrais, mes bras remplis d'un bouquet foisonnant de fleurs, un joyau fragile, et je me sentais comblée, comme si chaque fleur cueillie portait en elle une part de ce monde merveilleux que j'avais un instant découvert.

Quand ma mère m'a vue arriver, elle ne savait pas si elle devait se fâcher ou alors rigoler. Tellement le bouquet était énorme ! Les fleurs débordaient de mes bras, formant une masse colorée, presque trop grande pour mes petites mains. Elles se courbaient sous le poids, leurs tiges se tordant sous l'excès de beauté que j'avais voulu ramener. Elle a d'abord eu un geste d'inquiétude, comme si elle craignait que j'aie trop joué avec le temps, mais son visage s'est rapidement adouci, un sourire se dessinant lentement. Elle savait bien que chaque fleur était, pour moi, un bien précieux, un éclat de la nature qu'il fallait rapporter à la maison, peu importe la taille ou le désordre. Et dans son regard, entre la tendresse et la surprise, je pouvais lire toute l'affection qu'elle avait pour moi, même dans mes petites folies.

Ces instants suspendus entre la terre et le ciel, entre mes petites mains avides et les trésors de la campagne, tissaient un lien invisible avec le vent. Chaque souffle portait une histoire, une promesse murmurée aux feuillages frémissants. J'aimais ces promenades où le silence n'était jamais vraiment silencieux, peuplé des bruissements des herbes hautes et du chant lointain des oiseaux.

Ce jour-là, j'étais rentrée le cœur léger, les bras remplis de mes trouvailles, avec encore l'odeur des fleurs sauvages sur mes doigts. La soirée avait glissé doucement vers la nuit, emportant avec elle la douceur de ces heures passées dehors. Un autre jour, un jour différent, c'est *Manita* qui m'a accompagnée. Cette fois, ce n'était pas une simple cueillette, mais une véritable escapade.